

— Aussi, Dominique, au milieu des ténèbres sanglantes qui s'étaient faites dans mon âme, savez-vous quelle a été pour moi la consolante lueur ? je me disais que des trois exécuteurs testamentaires de Clotilde de Varni, j'étais le seul criminel ; que j'absorbais en moi seul toute la responsabilité de nos crimes, que vous, l'ami de ma jeunesse, et mon infortuné Julio, vous restiez purs, même dans ces moments horribles où je vous forçais d'être mes complices... Dominique, comprenez-vous maintenant pourquoi je ne veux pas que nous nous quittions en ennemis ?

Et il tendait la main au notaire.

— Eh bien ! lui dit celui-ci, si vous voulez que je touche à cette main que vous me tendez, accordez-moi une grâce !

Le front de Claude se rembrunit aussitôt.

— Voici, reprit Dominique, la grâce que je vous demande au nom de ces souvenirs que vous venez d'évoquer. J'ai autour de moi trois personnes qui n'ont jamais fait le mal, qui ne le soupçonnent pas : Antoinette, ma femme, l'amie de votre adorée Julie, Adeline, ma belle, et Agricol, mon fils.

Permettez que tous trois ignorent jusqu'à la fin à quelle œuvre funeste je suis associé, quelle meurtrière atmosphère ils auront respirée à leur insu.

Votre fils Jérôme n'a pas encore dix-huit ans ; Agricol en a plus de trente ; Calixte, mon petit-fils, n'a qu'un an de moins que Raymon de Varni, le rejeton de cette malheureuse race...

— Eh bien ? interrompit Claude avec quelque impatience.

— Eh bien ! n'y aurait-il pas moyen que le testament de Clotilde n'atteignit que mon petit-fils et moi ? Je conserverai cette étude jusqu'à ma mort, et je m'arrangerai pour qu'après moi Agricol la cède à son fils, dès que Calixte aura tenu ans. De cette façon, il n'y aura pas de lacune.

Songez, d'ailleurs, que Raymon de Varni n'a que cinq ans à peine, et que, d'après les ordres mêmes de Clotilde, nous devons attendre que chacun de ces infortunés se soit marié et ait un fils afin que notre vengeance puisse se continuer de génération en génération.

Bien des années vont s'écouler pendant lesquelles ce jeune Raymon devra être sacré pour nous : ces années de répit, permettez qu'Agricol en profite... Plus tard, je laisserai mes instructeurs à Calixte comme vous laissez les vôtres à Jérôme... Voyons, Claude, puisqu'à travers vos pensées de mort et de tuerie, vous avez eu un moment d'affectueux retour vers le passé, ne refusez pas cette grâce à votre vieil ami... et, malgré le mal que vous m'avez fait, malgré celui que vous m'avez fait faire, Claude, nous ne nous séparerons pas sans que je vous tende la main !

— J'entends, dit Claude avec une teinte de raillerie mêlée de tristesse, vous voulez que je vous accorde ce que, vous autres notaires, appelez une substitution.

— Justement, répondit Dominique en essayant de sourire.

— Eh bien ! j'y consens ; seulement, n'oubliez pas que la mission de Jérôme reste intacte, qu'Agricol pourra tout ignorer, mais que mon fils n'en sera pas moins libre d'agir si les circonstances l'exigent. Et maintenant, Dominique, adieu !

— Adieu : je vous remercie. Que Dieu vous pardonne ! Hélas ! quand vous êtes auprès de moi, je ne me sens plus digne de prier... Claude, voici ma main ; sans vous elle eût été bien pure ; mais je ne vous en veux pas : c'est à Hyères, c'est le 10 octobre 1756, qu'a retenti à notre oreille la voix qui nous conduit tous les deux.

Claude et Dominique échangèrent une rapide étreinte ; après quoi, le notaire resta seul.

Quelques moments après, il se présenta chez le vicomte de Varni : il le pria de faire appeler sa belle-fille, et lorsque Adrienne fut arrivée, il leur annonça qu'ils ne pouvaient demeurer à Avignon une journée de plus sans courir les plus grands périls.

— C'est bien ainsi que je l'entendais, répondit le vicomte avec une expression qui ressemblait presque à de la joie ; je trouvais seulement que ces périls se faisaient bien attendre.

— Et moi aussi, dit Adrienne.

— Oui, mais vous avez un enfant, reprit Dominique ; voulez-vous donc que Raymon soit exposé à périr avec vous ?

Le grand-père resta immobile ; la mère tressaillit. Dominique continua :

— Ce n'est pas à moi de vous donner un conseil ; permettez-moi seulement de vous dire que, si vous voulez que Raymon soit en sûreté, je me charge de ce soin : je l'em mènerai à la campagne, avec toute ma famille, dans une habitation éloignée de notre malheureuse ville et où la révolution n'a pas pénétré...

— Merci, Ermel, dit le vicomte.

— Oh ! monsieur ! je vous rends grâce, et vous devrai le repos de mes derniers moments, ajouta le jeune veuve.

— Mais ne viendrez-vous pas aussi ? Ne chercherez-vous pas aussi un asile ? demanda timidement le notaire en regardant tour à tour M. de Varni et Adrienne.

— Ma belle fille fera ce qu'elle voudra, répliqua le vicomte ; moi, je reste...

— Je ne reste pas, moi, reprit Adrienne : je vais à Elzéar !

Ces mots furent dits avec une passion si profonde que le vicomte et Dominique frissonnèrent.

— Ma fille, dit M. de Varni, je ne prétends pas vous donner des ordres ; réfléchissez pourtant que votre vie n'est pas finie comme la mienne, que vous pouvez encore faire quelque chose en ce monde. Vous avez un enfant...

En même temps, le vicomte soula et dit au domestique qui se présenta :

— Qu'on amène Raymon !

Raymon arriva ; c'était un bel enfant de cinq ans, aux joues roses et fraîches, aux cheveux longs et soyeux, retombant bouclés sur son cou.

Il sauta sur les genoux de sa mère ; elle le serra sur sa poitrine avec une indicible expression de tendresse.

— Pauvre enfant ! lui dit-elle, n'as-tu pas la veille d'un orage, orphelin à cinq ans ! Pour toi, je devrais avoir le courage de vivre ; mais, je le sens, je ne suis plus de ce monde... Elzéar m'appelle ; mon âme était si étroitement unie à la sienne, que Dieu m'a brisée en nous séparant.

A quoi te serai-je bonne ? Je mourrais lentement ; tu me verrais expirer de langueur entre tes bras... et alors, peut-être, tu ne serais plus assez jeune pour perdre ta mère sans la pleurer. Ah ! je veux du moins t'épargner cette angoisse, la plus horrible qui puisse déchirer un homme ici-bas, je ne veux pas disputer ma vie à ces fureurs révolutionnaires qui ont tué Elzéar.

Nous respirions le même souffle ; le même sentiment nous faisait vivre ; nous mourrions par la même mort.

Adieu, cher enfant ! sois plus heureux que ton aïeul, que ton père et que ta mère ! Que Dieu te protège comme je te bénis ! qu'il te guide comme je t'aime !... Depuis trois mois, toutes mes larmes sont pour Elzéar : la dernière sera pour toi ! Adieu !

La jeune femme se leva, tenant toujours Raymon dans ses bras, et le remettant à Dominique :

— Je vous le donne, lui dit-elle.